

# Souvenirs d'enfance dans nos campagnes de Combraille.

*Récit d'Anne-Marie Thuret-Hervy*



***La Bussière<sup>1</sup>, été 1963*** (à gauche mon père, André Thuret)

C'était le monde d'avant...avant le remembrement qui a bouleversé la vie paysanne d'alors, avant l'agrandissement exponentiel des propriétés, avant la disparition des petites fermes, avant le décès de mon père...

Toutes les maisons de La Bussière étaient habitées, à de rares exceptions près, par des familles établies là depuis des générations. Pour moi c'était le centre du monde, le lieu où il nous tardait de revenir, à mon père et à moi, pour les vacances de Pâques et les vacances d'été.

Je confinai presque toutes mes activités au village même, aux terres qui en faisaient partie, et que j'explorais de long en large, à pied, puis en trottinette rouge, puis en vélo bleu...

---

<sup>1</sup> Village d'Evaux situé de l'autre côté des Bois d'Evaux par rapport au Poux.

Le moment phare de l'été, c'était la batteuse...Installée tôt le matin devant la grange de mon cousin Robert, elle allait vrombir jusqu'au soir dans un nuage de poussière interrompu seulement pour le repas et les pauses où on « passait à boire ». Elle donnait soif toute cette poussière ! Et tout ce travail éreintait, donnait faim. Les hommes venaient de toute La Bussière et des villages alentour pour servir le monstre qui avalait les gerbes et, à l'autre extrémité, les restituait en leurs différents composants : le grain qui ruisselait dans de grands sacs de jute que de grands costauds comme Camille montaient au grenier, la paille, tassée en bottes qu'on emportait dans « l'ouche » derrière la maison, où on les empilait pour former « le plongeon », et enfin « la balle », l'enveloppe du grain qui formait un gros tas derrière la batteuse. Le soir venu, la batteuse repartie, devant la grange vidée de ses gerbes, restait seul ce gros tas, témoin nostalgique d'une journée chaque année mémorable. Le bruit décroissant du moteur du tracteur, le ralentissement de la course des grandes courroies reliant tracteur et batteuse, en avaient annoncé la fin. Quand tout s'arrêtait, je restais là, désorientée, désemparée, tant mes oreilles peinaient à accepter le retour non désiré du silence...Il me suffisait cependant de contourner la maison vers l'ouche où triomphait le plongeon, de grimper silencieusement, presque craintivement, au grenier, où m'accueillaient d'abord les odeurs mêlées du jute et du grain, avant l'explosion visuelle ressentie devant cette pile de sacs arrivés là comme par magie, symboles muets du travail d'une année, pour passer du vide à la plénitude, du regret au contentement. Ces sensations m'avaient accompagnée tout le long de cette journée de labeur et de fête. La batteuse c'était d'abord une fête, la fête du travail accompli, la fête de la solidarité entre parents, entre voisins, entre villages. Personne ne s'y trompait. On disait « je t'invite à ma batteuse » comme s'il n'avait pas été question en fait, pour nous les gamines, de rincer les verres, de servir les plats, de passer à boire, de travailler quoi ! Moi, au milieu de tout ça, je ne m'y trompais pas, j'étais fière comme tout, avec mon petit tablier bleu à poches rouges...Mais j'allais oublier de parler du repas ! C'était bien simple, il aurait plu à Gargantua...bouillon de pot-au-feu enrichi de vermicelle, charcuterie, fraise de veau à la vinaigrette, pot-au-feu et ses légumes, veau marengo, poulets rôtis, salade, fromage, « gouères » ...j'oublie certainement quelque chose dans cette liste ! Le tout accompagné de grosses miches de pain et de gros vin rouge qui servait aussi à « faire chabrot » dans un restant de bouillon au fond des assiettes...On échangeait les dernières nouvelles des villages, petit à petit les plaisanteries fusaient ; à la fin du repas, le soir, chez Marcel et la Yvonne, on demandait souvent à ma mère de chanter...

*« J'ai deux grands bœufs dans mon étable,  
Deux grands bœufs blancs marqués de roux.  
La charrue est en bois d'érable,  
L'aiguillon en branche de houx...  
S'il me fallait les vendre,  
J'aimerais mieux me pendre... »*

Autour de la table, le silence. Les hommes écoutaient, tête baissée... Bien sûr qu'à l'époque, j'aurais été incapable d'expliquer l'importance rituelle de la batteuse ! Mais si toutes mes impressions sont restées aussi précises dans ma tête, ainsi que toutes les images visuelles, sonores, olfactives, c'est bien que j'avais confusément perçu les choses avant de les savoir... Ces impressions, ces images, c'est mon patrimoine personnel...

Je faisais partie du village, « une vraie petite brayaude », disait mon cousin Robert. La vie du village, j'y participais à mon niveau, Robert m'avait fait un petit râteau pour les foins, je posais par terre la ficelle dans le chemin fait à la faux autour du champ de blé, pour que ma cousine Fernande vienne y déposer les tiges qu'elle ramassait pour en faire des gerbes, les premières gerbes du champ... Ce chemin permettait ensuite à la lieuse, tirée par le tracteur, de passer faire son travail. J'allais « donner aux poules », j'allais « les fermer ». J'allais garder les vaches avec ma cousine Jacqueline. Quand nous étions à « la petite Caure », tout au fond du chemin, j'avais l'impression que nous étions seules au monde avec les vaches et la chienne. Les vaches avaient toutes un nom en ce temps-là, il faut dire qu'il n'y en avait qu'une petite dizaine. Il y avait la Normande, la Jolie... et surtout la Frisa, que j'avais décidé être Ma vache. Les vaches, quand on ne pouvait pas les garder, avaient une tendance certaine à vouloir aller voir ailleurs si l'herbe était meilleure. J'ai gardé dans l'oreille la voix de ma voisine Yvonne, qui criait « Marcel ! Marcel ! Les p'tites taures sont dans ça d'Mile ». Je décède... les génisses ont sauté la haie, et sont dans le champ qui appartient à Emile... Les voix des voisins, des cousins, de ma grand-tante, je les ai toutes gardées dans l'oreille, celle de Fernande, « Ah non ! On mange tranquille ! » quand Jacqueline et moi voulions écouter de la musique à la radio pendant le repas (je m'invitais très souvent à manger chez mes cousins) ... Une phrase, mi en français, mi en patois, prononcée un jour par Gilles, le fils du maçon, de six ou sept ans plus jeune que moi, ce qui ne m'empêchait pas d'aller jouer avec lui de temps en temps, « Faut m'laissa bouda ! ». La voix de Robert qui m'appelait « ma Nanou ! », d'un autre voisin Marcel, « alors Annie ? ». Il n'y

avait qu'au Poux, chez ma grand-tante, où je n'allais qu'avec mes parents, que j'étais Anne-Marie. A la Bussière, à Bord, à la Bessède, j'étais Annie, Annette, Nénette, ou Nanou, et tous ceux que j'ai retrouvés, en revenant à la retraite vivre en Creuse, CHEZ MOI, n'ont peut-être pas idée du plaisir qu'ils me font en continuant à m'appeler de l'un de ces diminutifs...

Je pourrais citer de mémoire des milliers de phrases, des dizaines de voix..., je n'ai pas gardé que les voix, j'ai gardé tous les bruits : le « ta.ta.tam, ta.ta.tam » de la roue du puits du village ; le « flocc, flocc » du lait dans la baratte quand Fernande faisait le beurre ; le « sliff ! » de la faux dans les blés, le frottement de la pierre mouillée contre la faux, pierre portée par le faucheur à la ceinture dans une corne pleine d'eau, et qui servait à aiguiser la faux ; le grondement du tracteur de Robert que conduisait mon père quand il allait « lui aider » pour les foins et les moissons ; l'appel enroué du coq, ou plutôt des coqs, qui me réveillaient pour me dire « il fait jour, je veille sur toi, tout va bien aux alentours, tu peux te rendormir », et plouf, c'est ce que je faisais...enfin, tous les cris des animaux : le braiement très particulier de Dédé l'âne de mon voisin Marcel, à qui je faisais ce qui, de son point de vue à lui, devait souvent s'apparenter à des misères : je grimpais sur son dos, je lui gratouillais les oreilles...Et aussi le martèlement plein de fierté des sabots de Pompon, le cheval breton de Robert, sur la route de Sannat : au grand galop, il tirait la faneuse jusqu'au pré de l'étang ; queue dressée, oreilles pointées, il s'imaginait sûrement en ombrageux coursier...Mon Pompon !! Le premier amour chevalin de ma vie...Mon père qui adorait les chevaux s'en occupait souvent. Pompon le suivait partout, sans longe, comme un toutou. Quand Pompon venait brouter l'herbe de notre ouche, il passait devant la porte de la maison, et d'un seul coup la cuisine devenait toute sombre. C'était Pompon, entré dans la cuisine jusqu'aux épaules et qui restait bloqué là ; il venait chercher son morceau de sucre...Au retour vers son écurie, même scénario ! Il y avait aussi les aboiements des chiens du village, que je savais reconnaître, surtout ceux de Patou et de la Lorette, les deux chiens de nos voisins, et celui de la Marquise, la chienne jaune d'or de Robert, mon cousin ; je ne dis pas « la chienne de mes cousins »...Elle n'aimait que Robert dont elle léchait régulièrement la figure ; à mon grand dépit elle n'autorisait personne d'autre à la caresser ; le dernier été avant sa mort (l'a-t-elle senti venir ? a-t-elle voulu me dire au revoir à sa façon avant que je reparte à Reims en septembre ?), elle m'a laissé lui faire un câlinou...Ces trois chiens là, chez nous, c'était tout un poème ! Ils venaient « à maison » au moment des repas, il y avait toujours

pour eux des petites choses délicieuses qui tombaient de nos mains, dont ils tenaient une comptabilité précise et féroce ; autour de la table ronde, il y avait mon père, un chien, ma mère, un chien, moi, un chien... Nous faisons attention à ne favoriser personne, et pourtant parfois, persuadé du contraire, l'un ou l'autre se précipitait sous la table pour une bagarre générale qui faisait tressauter les assiettes ; nous n'avions plus qu'à pivoter en vitesse sur nos chaises pour mettre nos jambes à l'abri... On les grondait, on les mettait à la porte. Ils connaissaient l'issue de la bagarre, pourtant ! Mais c'était plus fort qu'eux... Une nuit de très fort orage, où ils tremblaient près de nous terrorisés tous les trois, nous les avons gardés à la maison ; ils ont dormi là jusqu'au matin, sans se battre ; ils avaient dû comprendre que c'était la condition à remplir... Ils prenaient tellement leurs quartiers habituels chez nous, alors que c'étaient des chiens de berger, qu'on entendait souvent mon cousin ou mon voisin les appeler pour aller au travail... sans s'inquiéter d'ailleurs ! Voisins et cousins savaient où étaient leurs chiens... Parmi les bruits, il y avait aussi le « Dzing ! Dzzinggg ! » de la grande scie circulaire de Robert, tout à la fin de l'été, après les batteuses. Ça c'était le bruit-catastrophe, annonciateur de l'automne et de l'horreur à venir : le retour à Reims !

J'ai tout le reste en mémoire, aussi : les visages, les couleurs, les odeurs... J'ai encore au fond du nez trois odeurs en particulier : celle tiède du lait frais, que j'allais chercher tous les matins, et qui flottait dans « l'écurie des vaches » quand Fernande venait de les « ajouter ». Celle de l'eau du puits, des puits devrais-je dire. Il y avait le grand puits au centre du village, et presque chaque jardin en avait un. La science prétend que l'eau pure est inodore... Allons donc ! Elle a l'odeur de sa fraîcheur ! Nous conservions l'eau pour boire dans un grand seau rangé dans le placard creusé dans le mur de la cuisine. Quand j'ouvrais la porte, cette fraîcheur me sautait aux narines... Je n'ai plus l'occasion de respirer l'odeur du lait frais, d'ailleurs est-elle restée la même dans les étables ou les laiteries modernes ? Il ne m'arrive plus non plus de remonter un seau d'eau du fond du puits. Heureusement je peux toujours respirer à pleins poumons le parfum chaud du foin. Mais quand nous faisions les foins (je dis « nous », n'est-ce pas, avec fierté !) c'était encore autre chose : c'était un toucher, c'était une caresse ; mes bras, mes jambes, mes vêtements sentaient le foin, et je m'endormais toute contente dans ce que je pourrais décrire à présent comme un cocon olfactif, protecteur...

Protecteur ! C'est le mot le plus exact pour évoquer l'environnement où j'étais. Pour moi, c'était la vie rêvée : acceptée par tout le monde, j'allais et venais, j'aidais aux travaux des champs quand j'en avais envie, c'est-à-dire, dès que c'était possible pour moi. Les champs aussi avaient un nom : le pré de l'Etang, la Caure, le Pâtureau, la Chaume du Creux, les Trembles...et le plus drôle de tous, les Pieds Pendus ! Je me souviens d'un pré idéalement en pente pour que Jacqueline et moi nous puissions aller y faire rouler les œufs, le lundi de Pâques. On les faisait cuire durs, avec des épluchures d'oignons dans l'eau, et ils avaient des teintes beige, marron clair...une joie. Après on les mangeait, bien sûr...

Autre chose dont je me régalaient, les « fargas ». Et le « milliard » que préparait Fernande : Quand nous arrivions de Reims nous mangions chez mes cousins le soir, et Fernande, en début d'été, préparait toujours un milliard en dessert ; je savais qu'il m'attendait, mis à refroidir sur la troisième marche de l'escalier...

Quand je ne travaillais pas, je jouais avec les autres enfants. J'ai des souvenirs de glissade sur les tas de foin, de cache-cache dans les « gourbières », de cueillettes de mûres et de noisettes, de poupées faites en fin d'été avec les épis de maïs : il y avait en haut des épis des paquets de filaments qui faisaient penser à des cheveux, roux éclatant ou d'un blond verdâtre translucide, nous les trouvions magnifiques, nous jouions au coiffeur...

Je me rappelle précisément toutes les couleurs d'alors : dans notre Creuse profonde, sans pollution, le ciel d'été était d'un bleu intense ; la nuit d'un noir profond mais lumineux, scintillant ; partout des étoiles. Les blés étaient dorés ; les variétés modernes, plus performantes, ont terni. Et ne pas oublier la gelée des groseilles. Nous allions souvent chez ma grand-tante Louise, qui habitait au Poux la petite maison où elle, mon grand-père, et leurs frères et sœurs étaient nés ; au dessert il y avait toujours une biscotte, recouverte de gelée de groseilles d'un rouge rubis transparent ; ancienne variété, là encore ? recette de ma tante Louise ?

D'autres couleurs n'étaient pas aussi belles, bien sûr. Je me souviens de ces vêtements de travail que portaient les hommes : tous les mêmes, presque des uniformes. D'un magnifique bleu roi luisant au début (on les portait alors les jours de foire), ils pâlissaient petit à petit ; usés et rapiécés, ils

montraient différentes teintes de bleu. Dans les villages, la vie était si dure, on comptait chaque sou...

J'avais pleinement conscience de la quantité de travail fournie, du peu d'argent gagné ; en même temps, comme je ne pensais qu'à jouir de la vie, je ne me rendais pas compte que j'étais privilégiée : mon vélo bleu me servait à dévaler les chemins ; je revois Robert en train de coller des rustines sur mes chambres à air...on ne me demandait pas de l'économiser, il avait été acheté pour mon plaisir, pas pour aller à l'école. Je voulais devenir paysanne, et vivre à La Bussière. A l'âge de dix ou onze ans j'ai confusément, douloureusement compris que ce ne serait pas possible. La scène reste imprimée en moi. J'ai piqué une énorme colère, hurlé que je ne voulais pas continuer à aller en classe, j'ai déchiré mon livre de maths et je l'ai jeté à l'autre bout de la pièce...et mon père a seulement dit, d'une voix très calme « D'accord, demain matin tu vas à l'usine » ...Silence complet de mon côté...Stupeur...Comment pouvait-il, lui, aussi en exil que moi loin de La Bussière, ne pas comprendre ? Ne pas savoir ce que je cherchais à dire ?

Il avait tout compris, bien sûr : n'avait-il pas vécu ce déchirement dans son enfance ? Et avec lui, son père, mon grand-père Julien qui après la guerre a emmené femme et enfant pour se fixer à Reims : il était maçon, l'époque où les Creusois partaient « faire campagne » toute la belle saison, pour exercer leur métier dans les grandes villes, était révolue ; à Reims tout était à reconstruire ; à La Bussière nous avions à peine trois hectares, cultivés par Robert pendant mon enfance, et une petite maison sans aucune dépendance...C'était sûrement le seul choix raisonnable...Il revenait régulièrement à La Bussière, et, sa vie de travail terminée, y a vécu jusqu'à sa mort. Mon père est devenu instituteur et je pense qu'il avait l'intention de faire la même chose à la retraite.

C'est ainsi que je ne suis pas devenue une paysanne creusoise...Mais je suis terriblement fière de tous mes ancêtres Creusois. Et quand je revis en pensée toute mon enfance, je ressens à nouveau toute cette joie qui était en moi, et à tous les habitants d'alors des villages qui formaient mon univers, j'ai envie de dire merci. Merci.

### **Appendice :**

La Bussière est un village de la commune d'Evau-les-Bains. Sur la photo qui suit le titre, devant la batteuse, figurent à gauche mon père, André Thuret, à droite, Charles Rouffet, habitant de la Bussière, et son petits-fils Patrick

Marchaise. Au sommet de la batteuse, vu de dos, probablement André Décout, habitant de La Bessède, commune de Chambon-sur-Voueize

Personnes citées au cours de mon récit :

- Robert et Fernande Découteix, et leur fille Jacqueline, mes cousins.
- Marcel et Yvonne Lépinasse, qui habitaient la maison mitoyenne de la nôtre.
- D'autres habitants de la Bussière, Emile Bonneaud, Gilles Boussageon, Marcel Lorival.
- Camille Bonnichon, habitant de la Bessède, commune de Chambon-sur-Voueize.
- Louise Magnier, ma grand-tante, habitant Le Poux, commune de Sannat.
- Julien Thuret, mon grand-père, que je n'ai pas connu.

**Précision** : Quand je parle de « la lieuse », il s'agit plus exactement de « la moissonneuse-lieuse ». C'était une grande machine bizarre et pataude, un assemblage de morceaux hétéroclites dont on ne comprenait pas tout d'abord l'utilité...On l'attela derrière le tracteur, dans le sens de la longueur. Même ainsi elle passait tout juste dans les petits chemins. Arrivés dans le champ, on la dételait, on la faisait pivoter pour la réatteler dans le sens de la largeur. On abaissait une grande lame, on déplaçait une sorte de moulin à frêles ailes de bois...L'ensemble commençait à faire sens...Mon père redémarrait le tracteur, la lame fauchait les tiges de blé, elles tombaient sur une toile qui s'animait drôlement pour les pousser, par soubresauts successifs, vers l'autre côté de la lieuse. Robert, haut juché sur un siège de métal, guidait les tiges à l'aide d'un long bâton pour éviter



qu'elles s'entremêlent ; puis la roue du moulin les happait et les entassait ; d'une grosse boîte se dévidait de la ficelle qui venait s'enrouler autour du paquet de tiges, les liait, et la gerbe ainsi formée était éjectée de la machine. Petite, j'étais

fascinée par cet engin aux transformations pour moi cocasses, et un peu mystérieuses. (Photo internet)

## Julien Thuret, ou le parcours typique d'un maçon migrant sannatois

Julien Thuret, mon grand-père, naît le 2 mars 1874 au village du Poux. Il est le second d'une fratrie de six enfants.



*Maison familiale au Poux. Dans cette petite maison en 1891 vivaient 7 personnes, le père François, la mère Maria, les 4 enfants, Maria 18 ans, Julien 17 ans, Louis 12 ans, Marie 6 ans, Louise 2 ans, et la grand-mère, Marie Thuret, née Chanard*

Il ne fait pas son service militaire, à cause d'un goître volumineux. Le 24 février 1900, il épouse Maria Ravasson, née à la Bussière, commune d'Evau-les-Bains, où elle habite avec sa mère, veuve d'Antoine Ravasson. Julien et Maria ont un fils, André (mon père), né le 9 mars 1911 à la Bussière. Pendant la guerre (il a 40 ans en 1914), Julien fait partie du service auxiliaire dans le génie.

Professionnellement, on trouve une première trace de lui en 1897 : il fait alors une saison de maçon à Nuits-Saint-Georges en Côte d'Or, comme son frère Louis plus tard<sup>2</sup>. Julien fait probablement d'autres saisons comme maçon là-bas. On sait qu'il s'agit d'une migration saisonnière car en 1897, on le retrouve avec deux lieux d'habitation successifs : Nuits-Saint-Georges en mars, lieu de résidence temporaire, et Sannat en novembre, son adresse principale. Lors de son mariage en 1900, Julien est déclaré habitant au Poux. Il est probable qu'il s'installe alors à la Bussière, tout en continuant les migrations saisonnières<sup>3</sup>. A la naissance de son fils, en 1911, son adresse

---

<sup>2</sup> Au recensement de 1896 il est déclaré maçon, et donc migrant. (*Notes de bas de page : Jean-Pierre Buisson*)

<sup>3</sup> Effectivement, aux recensements de 1901 et de 1911 Julien vit à la Bussière et il est déclaré maçon. Mais en 1906, ni Julien, ni Maria ne sont recensés à La Bussière. Peut-être ont-ils alors prolongé au-delà d'une année une migration ?

principale est la Bussière, ainsi que lors d'un enregistrement sur sa fiche matricule le 27 avril 1919.

C'est ensuite que sa vie professionnelle bascule : le 29 octobre 1921, il est déclaré comme habitant Reims, 42 rue Bétheny (rue où se regroupent les maçons migrants creusois). C'est encore un lieu de résidence, son adresse principale reste déclarée à la Bussière. Cependant il va s'agir pour lui d'une



migration définitive<sup>4</sup>. A la Bussière Julien et Maria ne possèdent qu'une petite maison sans dépendances, et trois hectares (si l'on s'en tient au nombre des années 1950) de plus ou moins bonnes terres.

*Ci-contre : La maison des cousins agriculteurs. Devant, Anne-Marie, autrice de ce texte.*

Il fait venir sa femme et son fils : je ne sais pas la date exacte, mais mon père fait toutes ses études à Reims, où il devient instituteur. Julien travaille jusqu'à sa retraite à la reconstruction de Reims et dans d'autres endroits en



Champagne. Il revient régulièrement à La Bussière, selon plusieurs photos prises dans les années 30. Il s'y réinstalle définitivement, avant-guerre probablement, d'après les photos, en 1937 ou 1938. Je sais également qu'il habitait à La Bussière depuis au moins deux ans quand il a accueilli mes grands-parents maternels (Rémois) lors de l'exode de mai-juin 40.

*Ci-contre : Julien Thuret en 1938 entouré de membres de sa famille.*

---

<sup>4</sup> Les recensements d'après-guerre le confirment. En 1921 la famille habite encore à la Bussière, mais aux recensements suivants, 1926,1931,1936, les Thuret ont disparu. Ils se sont installés en Champagne.

## Conclusion :

Les enfants Thuret naissent à une période où les Creusois migrent en masse pour exercer un travail saisonnier. Beaucoup d'entre eux vont à Paris. Les Sannatois partent également vers la Bourgogne, puis la Lorraine. Après la guerre de 14-18, ils partent réparer les dégâts causés par le conflit, dans le Grand-Est et dans le Nord. Les maçons de la Bussière ont emprunté le même parcours que les Sannatois. Cette migration saisonnière s'est progressivement transformée en migration définitive, notamment après la guerre de 14. Mais beaucoup de ceux qui partent définitivement reviennent en fait finir leur vie en Creuse<sup>5</sup>.



*Ci-contre : La maison de Julien Thuret à la Bussière, qui fut ensuite celle de son fils André, puis de sa petite-fille Anne-Marie.*

Le parcours de Julien Thuret est typique de celui des maçons sannatois tel que nous l'a décrit Jean-Pierre Buisson, président de SHP, lors de la conférence qu'il a présentée récemment sur le thème des migrations des maçons de Sannat et de Combraille au 19<sup>ème</sup> siècle et au début du 20<sup>ème</sup>.

---

<sup>5</sup> Et même après eux leurs enfants et petits-enfants, comme dans l'exemple de la famille Thuret : André, le fils de Julien, revenait chaque année passer ses vacances avec sa famille à la Bussière et rêvait d'y vivre sa retraite, hélas une mort prématurée l'en empêcha. Sa fille Anne-Marie, sa vie professionnelle terminée, est revenue en Creuse et vit aujourd'hui à Evaux-les-Bains, commune dont fait partie la Bussière. Les Creusois, depuis des siècles, ont tellement pris l'habitude de partir et de revenir que ce besoin de retour, qui peut n'être que partiel avec une maison de famille devenue maison de vacances, peut se transmettre par-delà les générations. Il est comme inscrit dans leurs gènes.